

Fiction

Gaétan Bélanger, Patrick Bergeron, Michèle Bernard, Pierrette Boivin, Yvan Cliche, Valérie Forgues, Patrick Guay, Jean-Guy Hudon, Yves Laberge, François Ouellet and Michel Pleau

Number 161, Winter 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94720ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bélanger, G., Bergeron, P., Bernard, M., Boivin, P., Cliche, Y., Forgues, V., Guay, P., Hudon, J.-G., Laberge, Y., Ouellet, F. & Pleau, M. (2021). Review of [Fiction]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (161), 36–43.

André Thérive

ANNA

La Thébaïde, Le Raincy, 2020 [1932], 249 p. ; 20 €

Anna intrigue par sa simplicité. Les éléments du drame émergent à la pièce. Il ne s'y passe quasiment rien et le lecteur se surprend à vouloir savoir. Un tour de force.



Le plus immédiatement frappant avec *Anna*, c'est sa lenteur intelligente, à quel point ce récit prend son temps sans pour autant sacrifier un seul instant son intérêt. Il y a là un prestige narratif inattendu et surprenant dans la mesure où l'héroïne elle-même n'a rien de flamboyant et qu'elle ne devine pas plus que nous ce qui est en train de lui arriver quand elle se trouve prise au piège d'une mécanique à la fois sociale et romanesque huilée comme

pour le Tour de France. Sans jamais que soit nommé l'engrenage pervers dans lequel elle s'enlise, on voit les présomptions et les insinuations qui finiront par l'étouffer.

Nous sommes vers l'année 1900. Anna est une jeune femme plus qu'ordinaire, attachante, mariée à un imbécile à moitié heureux, Édouard Chantiran, « un homme sans rêves », sous-officier quelconque. Les circonstances entraînent Anna dans une série de mensonges blancs et de pirouettes verbales destinés à cacher à son épais de mari un événement compromettant qui, dans les faits, ne s'est jamais produit, et dont l'évocation suffirait pourtant à le rendre jaloux et agressif, ce qu'il est à la moindre occasion, tout prétexte étant bon à ses yeux pour faire valoir sa supériorité de pacotille. C'est tragique et bouffon, je n'en dis pas davantage. On verra quel sort les attend, elle d'abord, et lui ensuite, un enchaînement qui semble à la fois romanesque et parfaitement crédible, et qui constitue une des grandes qualités de ce récit, une autre étant l'écriture et la finesse du regard, une merveille : « Car ils étaient persuadés qu'Anna avait trompé abondamment son mari, on soupçonnait Monteil ou d'autres ; chacun attribuait la bonne fortune à un camarade, qui n'avait garde de se disculper d'une si flatteuse accusation. Mais chacun, privément, se trouvant lésé de n'avoir pas été le héros de l'affaire, avait pour Chantiran une rancune qui ressemblait à de la jalousie, et qui n'empêchait pas le mépris ». Et vlan ! Deux phrases, trois sentiments emmêlés, la justesse psychologique dans la bonne vieille tradition française, de Madame de La Fayette à Benjamin Constant.

Une autre merveille encore, la structure symétrique du roman, un récit tête-bêche qu'indique déjà le palindrome du prénom Anna, lequel renvoie également à Emma, la célèbre

héroïne de Flaubert, avec qui celle de Thérive partage, entre autres inclinations, la jouissance « d'être en quelque sorte dédoublée, échappée d'elle-même ». Comme elle bascule dans le romanesque, Anna en subit les conséquences.

J'ai évoqué le romanesque de ce roman. Le récit l'évoque lui-même à plusieurs reprises, noir sur blanc : « Il faut un peu de roman dans l'existence » car « ([l]e romanesque est puissant », même si « [l]a réalité n'est pas romanesque ».

André Thérive, « héritier de Maupassant » (dixit François Ouellet, le préfacier de cette réédition), avait du métier au moment de la parution d'*Anna* en 1932 : sept ou huit romans et recueils de nouvelles, au moins le double d'essais et de recueils de critiques littéraires, et des articles en grand nombre. Ça se sent. Même les personnages secondaires, Bournazel et sa mère, ont du corps et de la profondeur.

Il faut lire *Anna* pour comprendre où s'en va un couple improbable comme on en rencontre tellement, et le roman qui le rend malgré tout unique.

Patrick Guay

Gyrðir Elíasson

LA FENÊTRE AU SUD

Trad. de l'islandais par Catherine Eyjólfsson

La Peuplade, Saguenay, 2020, 158 p. ; 21,95 \$

Retranché en Islande quelque part au bord de l'océan Atlantique, un écrivain peine à mettre en mots l'histoire lui trottant dans la tête. Il préfère contempler le fascinant spectacle de la mer qui s'étale sous ses yeux. Ses réflexions sur la créativité, ainsi que son humour un brin malsain, étonnent et enchantent.



Printemps, été, automne, hiver. Jonas, le narrateur de *La fenêtre au sud* et double de l'écrivain islandais Gyrðir Elíasson, raconte en quatre saisons sa solitude et ses efforts, si faibles soient-ils, pour communiquer avec d'autres, parfois à Reykjavik, parfois dans un lieu perdu, loin de tout et de tous. « Quand [le Vénitien] Vivaldi a composé *L'Hiver*, il ne pouvait guère soupçonner qu'il en existât un comparable à celui

qui règne ici. »

Que sa réputation s'appuie sur son livre précédent *Au bord de la Sandá* ou encore sur sa dernière parution, *La fenêtre au sud*, on dit de Gyrðir Elíasson qu'il est l'auteur de romans où il ne se passe rien. On dit aussi que ses ouvrages appartiennent au mouvement *nature writing* – remontant à Thoreau –, terme plus ou moins bien traduit par « écrits sur la nature ». Inspiré

par l'environnement, la campagne, la montagne ou la mer, Eliasson va à l'essentiel et aborde les grands thèmes existentiels sans avoir l'air d'y toucher. « J'avance seul à travers tout. Le temps présent m'a fabriqué, je suis son rejeton, mais il me laisse me débrouiller tout seul à travers la vie, comme si je ne le concernais plus. »

La simple manipulation des objets du quotidien échappe au protagoniste Jonas, malhabile et un peu égaré dans la réalité, locataire d'une maison isolée appartenant à un ami. Il semble même perdre sa bataille contre sa machine à écrire Olivetti, véritable relique du temps jadis. Ce sera bientôt la panne sèche s'il ne trouve pas de rubans encreurs de l'époque. « J'envisage de colorer le mien d'une façon ou d'une autre, et même de le laisser tremper dans de l'encre noire pendant la nuit. » Ses feuillets ne seront plus alors que des pages blanches, vierges de tous signes.

Né à Reykjavik en 1961, Gyrðir Eliasson est un des importants poètes-écrivains islandais de sa génération. Il possède un étonnant registre philosophique, souvent déconcertant. *La fenêtre au sud* se déguste à petites doses, sourire aux lèvres ou réflexion à l'âme. « Un auteur a parfois besoin de simplement penser, rester allongé sur le canapé comme Rilke, mais si l'on reste trop longtemps couché, il peut s'avérer difficile de se relever. »

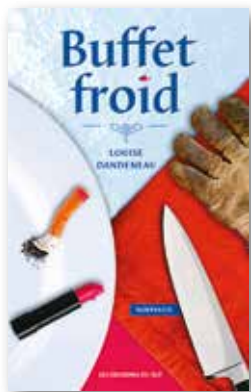
Michèle Bernard

Louise Dandeneau

BUFFET FROID

Du Blé, Saint-Boniface, 2020, 132 p. ; 19,95 \$

Les éditions du Blé, organisme à but non lucratif, est la première maison d'édition francophone de l'Ouest canadien. Créées en 1974, elles publient en moyenne six titres par année. Louise Dandeneau, traductrice à la retraite à Winnipeg, photographe passionnée et grande lectrice, y fait paraître son deuxième recueil de nouvelles. *Buffet froid* comprend neuf courts récits dans lesquels s'exerce la vengeance, une vengeance proportionnelle à la durée du ressentiment qui l'a nourrie.



Les profils des personnages dont le narrateur adopte les points de vue nous sont assez familiers, car présents dans toutes nos sociétés. Ce sont Frédéric, 32 ans, rejeté par ses parents parce que gay ; Dodo, traitée par son mari comme un robot domestique. Il y a aussi Julie, enceinte de son patron marié, et Nathalie, jeune mère célibataire qui regrette d'avoir mené sa

grossesse à terme. Et puis Aline, l'obèse humiliée et harcelée à l'époque du secondaire par la meneuse Claire, ainsi que Cédric, chaque jour intimidé et brutalisé sur le chemin de l'école. Et encore, le fils qui reporte sur son frère la violence apprise dans la famille. Complètent la galerie des personnages Philippe, l'homme déloyal à l'égard de sa compagne et de ses meilleurs amis, et, enfin, Marina, dépitée d'avoir échoué à séduire un beau livreur resté insensible à ses avances.

Comme le veut l'art de la nouvelle, Louise Dandeneau caractérise avec réalisme et vraisemblance personnages et circonstances par quelques traits marquants. Bien qu'ils nous paraissent d'abord familiers, les personnages nous surprennent quand ils décident qu'ils en ont assez. C'est le moment où l'inspiration de la déesse Némésis se manifeste. Est venu le temps de punir le ou les offenseurs. Et méfiez-vous de l'eau qui dort, dit le proverbe. En effet, l'écrivaine imagine des vengeances peu communes, quoique, comme chacun sait, la réalité dépasse souvent la fiction. La vengeance, de cruauté variable, mijote, puis vlan ! La chute est réussie, effet de surprise assuré.

Après *Les quatre commères de la rue des Ormes* (du Blé, 2016), *Buffet froid* confirme le talent de Louise Dandeneau pour la nouvelle réaliste où pointe un humour certain, malgré le thème de la vengeance.

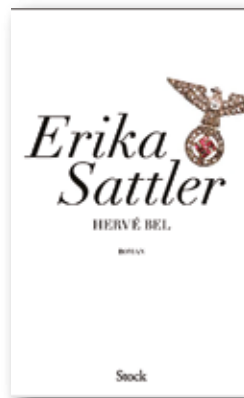
Pierrette Boivin

Hervé Bel

ERIKA SATTLER

Stock, Paris, 2020, 334 p. ; 34,95 \$

L'essentiel de ce quatrième roman d'Hervé Bel est constitué de la fuite, à partir du 16 janvier 1945, d'une jeune militante fanatique nazie, Erika Sattler, alors que les troupes russes avancent résolument vers l'Allemagne. Hitler, en plein désarroi, se suicidera trois mois plus tard.



Malgré la débâcle, Erika garde foi dans le Reich, au nom duquel les exactions commises à l'encontre des Juifs et des ennemis du parti sont à ses yeux nécessairement justifiées. Zélée, elle a d'ailleurs dénoncé le frère de son mari parce qu'il critiquait le Parti ; son mari lui-même, un SS déchu auquel le roman consacre plusieurs pages, ne reçoit d'elle que mépris en raison de son indulgence envers les prison-

niers dont il a la charge. Depuis son adhésion aux Jeunesses hitlériennes, en 1936, puis au Parti nazi au début de la guerre,

Erika vit le national-socialisme comme un « poème épique ». En dépit de mille difficultés, elle parviendra à échapper aux bombes, à la violence et à la mort, car la beauté étincelante de cette femme à l'âme noircie lui vaudra l'aide inestimable d'officiers allemands.

L'intérêt du roman est évidemment dans les détails de cette trame générale, dans la couleur des scènes, la portée des images, la netteté de l'écriture, l'harmonie de la composition. Hervé Bel est trop attentif au contexte historique pour qu'il ne serve que de toile de fond ; néanmoins, le véritable sujet de ce roman plein d'une maîtrise incisive, c'est la détresse d'une femme, fût-elle collective, comme c'était aussi le sujet de ses deux romans précédents. Hervé Bel est moins le romancier de l'événement que celui de la psychologie, toujours juste et fine. D'où cette structure narrative, qui est aussi celle de ses autres romans : alternance à la fois des points de vue (ici entre ceux d'Erika et de son mari) et des récits au présent et au passé. Car les personnages, chez lui, ne vivent au présent que pour essayer de justifier leur vie ou tenter d'y échapper. Le temps, comme dimension narrative, est l'allié le plus sûr de ce romancier.

Erika Sattler est un autre de ces cas innombrables qu'Hannah Arendt appelait « la banalité du mal ». Le danger était que le personnage soit écrasé par l'énormité des événements. Or, c'est tout le contraire, Hervé Bel ayant su trouver un juste équilibre entre la médiocrité du personnage et la grandeur des événements. C'est du très bel art.

François Ouellet

Delia Owens

LÀ OÙ CHANTENT LES ÉCREVISSES

Trad. de l'américain par Marc Amfreville

Seuil, Paris, 2020, 477 p. ; 34,95 \$

Phénomène d'édition, ce conte est autant une ode à la nature qu'un grinçant thriller. Le roman magnifie les marais littoraux de la Caroline du Nord, sinon les humains qui y habitaient en 1952, et entremêle biologie et poésie, de la libre solitude à la généreuse empathie.



En mai 2020, *Là où chantent les écrevisses* est présent sur la prestigieuse liste du New York Times Fiction Best Sellers pour la 85^e semaine d'affilée. Dès sa sortie en 2018, le livre de Delia Owens fracassait les records de vente, devançant le tant attendu *Devenir* (*Becoming*) de Michelle Obama, pourtant grand succès de librairie cette année-là. Fait étonnant, cette autrice, une zoologiste et bio-

logue américaine de 70 ans, était inconnue du grand public

et publiait un premier roman. Elle avait déjà écrit des ouvrages scientifiques sur les animaux, cosignés avec son ex-mari Mark Owens, avec qui elle avait vécu une vingtaine d'années au Botswana et en Zambie.

Solitaire et même sauvageonne, l'atypique protagoniste Kya de *Là où chantent les écrevisses* survit toute seule dans de difficiles conditions grâce à son incroyable maîtrise de la flore et de la faune maritimes, connaissances qu'elle acquiert à la dure. Très jeune, la « Fille des Marais » apprend à se débrouiller, puisque les membres de sa famille ont tous déserté le marais, un à un. « Je peux quand même pas abandonner les mouettes, les goélands, le héron et la cabane. Le marais est ma seule famille. »

Elle subsistera grâce à la complicité de quelques Noirs vivant en marge de la société et de son amour Tate, qui lui enseignera la lecture, l'écriture et surtout la poésie. « La science et l'art unissaient leurs forces [...] tissant peu à peu un chef-d'œuvre de connaissances et de beauté qui emplissait chaque coin de sa cabane. » À l'adolescence, Kya s'amourache de Chase, un jeune fanfaron du village qui sera retrouvé mort au cœur du marais, un meurtre dont elle sera accusée. Assassinat ou accident ? Ou encore vengeance planifiée à l'égard de Kya de la part des bien-pensants ségrégationnistes de Barkley Cove ?

Tout succès possède son revers. Ainsi le mari et le beau-fils de la néo-romancière Delia Owens sont accusés d'avoir participé à la mort d'un braconnier, survenue en Zambie il y a quelques années, et y sont depuis interdits de séjour.

Si la traduction laisse parfois à désirer, par exemple un *soda cracker* n'est pas un « biscuit à la soude », ce que tout Nord-Américain sait, l'immense succès de *Là où chantent les écrevisses* ne devrait pas se dissiper de sitôt. L'équipe de l'actrice et productrice de renom Reese Witherspoon en termine en effet le scénario pour un tournage éventuel. Le million, et quelques, de lecteurs de Delia Owens lui ont sûrement pardonné les ficelles parfois un peu grosses avec lesquelles elle a tissé son roman.

Michèle Bernard

Mattia Scarpulla

ERRANCE

Annika Parance, Montréal, 2020, 338 p. ; 26 \$

Comme l'auteur, le narrateur Stefano, alias Bruno, est d'origine italienne, a vécu en France, puis a émigré au Québec. Quant à l'auteur, maintenant doctorant à l'Université Laval, il signe son premier roman après avoir publié des nouvelles et poèmes qui ont été remarqués.

Stefano vit depuis dix ans au Havre, en amour avec Sophie et leur fille Elisa. Son licenciement de l'International Sealines Association l'entraîne vers Pôle emploi, organisme qui conseille et oriente les chômeurs dans leurs recherches. Stefano finit par s'inscrire à un stage en tourisme à Brest, où il s'installe cahin-caha, car Sophie



est retenue au Havre, où elle occupe un poste important dans le service juridique de la BNP Paribas. Seul à Brest, il n'arrive pas à vraiment s'engager dans son stage et s'ennuie de sa famille. Insomnies, errances dans la ville la nuit, alcool dès le matin, il se perd petit à petit dans les souvenirs d'un passé qui ressurgit avec force, alors qu'il croyait l'avoir définitivement effacé.

Les spectres d'Erica et de Rebecca, les amoureuses d'avant Sophie, lui apparaissent à tout moment. Une obsession le taraude : retourner à Turin, sa ville d'origine, pour venger la mort de ses parents qui luttèrent pour la démocratie. Sophie, qu'il implore de l'accompagner, tente de l'en dissuader, en vain.

La suite nous ramène 20 ans plus tôt, dans les années 1970, alors que Stefano s'appelait Bruno, que ses parents appartenaient à une organisation de gauche qui prônait l'insurrection ouvrière et que son amouruse Erica, quoique de famille sans histoire, était engagée dans des actions révolutionnaires. Le roman raconte son émigration avec la cocaïnomanie Rebecca, à Paris, dans la famille aisée de celle-ci, que tous deux abhorrent en raison de son style de vie bourgeois. Bruno est obnubilé par sa vision manichéenne des bons ouvriers et des méchants capitalistes, jusqu'à ce qu'il tombe amoureux de Sophie. Quoique coupée de sa famille, la jeune femme obtiendra de son frère, un chef mafieux de Marseille, qu'il aide Bruno à se refaire une identité et à repartir à neuf. Bruno devient Stefano.

La structure labyrinthique du roman épouse les dédales de l'action, faite d'errances dans le temps et dans l'espace, mais aussi dans l'esprit du narrateur, qui perd contact avec la réalité. Après son départ pour Turin, Stefano séjournera en hôpital psychiatrique. Sophie viendra l'y visiter avec son nouvel amoureux, ce dont elle témoigne dans la partie du roman qui lui est consacrée. Elisa, la fille de Stefano, narrera ensuite les retrouvailles avec son père au Québec. Mais le brouillard enveloppe certains faits. On est d'abord porté à croire que les nombreux passages en italique sont réservés aux rêves, lubies et hallucinations du narrateur. D'autres indices cependant invalident cette hypothèse. Des doutes persistent alors quant aux nombreux meurtres que Bruno décrit et dont il s'attribue la responsabilité, sans qu'il ait été découvert.

Errance, un roman singulier avec, en toile de fond, l'Italie des années 1970, gangrénée par une corruption généralisée et déchirée par des luttes idéologiques et des organisations mafieuses.

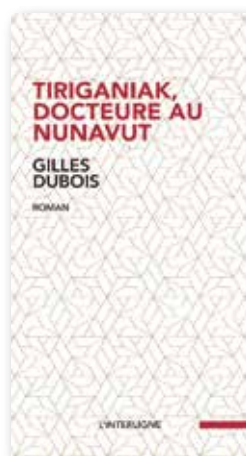
Pierrette Boivin

Gilles Dubois

TIRIGANIAK, DOCTEUR AU NUNAVUT

L'Interligne, Ottawa, 2020, 277 p. ; 28,95 \$

Des déportations au Canada au milieu du XX^e siècle ? Vraiment ? Pour s'en convaincre, il faut lire ce roman inspiré de faits réels s'étant déroulés dans le Grand Nord canadien. Récit d'un passé honteux mais néanmoins véridique.



Dans son avant-propos, Gilles Dubois rappelle un épisode douloureux et authentique : afin de prouver au monde que le territoire arctique canadien était réellement occupé par des populations canadiennes, et ce, jusque dans ses limites extrêmes – et donc pouvant être illégitimement envahies par des puissances étrangères (comprenez l'URSS au temps de la guerre froide) –, le gouvernement fédéral a délibérément déporté une vingtaine de familles innues du nord du

Québec, en leur laissant croire que ce déplacement de 2 000 kilomètres plus au nord serait provisoire. Cet épisode « provisoire » dans le Haut-Arctique, à Resolute Bay et à Craig Harbour, allait en réalité durer plus d'une décennie. Ce faisant, le Canada se déshonorait en déplaçant ces Innus contre leur gré vers des lieux inhospitaliers et beaucoup plus froids.

Il convient d'expliquer le titre : Tiriganiak est le nom d'une chirurgienne métisse, docteur au Nunavut, qui deviendra témoin du quotidien des Innus, et particulièrement de celui des femmes. L'action se déroule entre 1995 et 2019, alors que les conséquences du passé restent encore palpables et douloureuses, par exemple lorsque le personnage de Kogak Sikoyok se remémore, à une génération de distance et avec force ressentiment, la terrible élimination, durant les années 1950, des chiens qui servaient à tirer les traîneaux : considérés alors comme menaçants, des milliers de ces chiens avaient été exécutés par les agents de la Gendarmerie royale du Canada. Ce qui condamnait ces populations traditionnellement nomades à se sédentariser, faute de pouvoir se déplacer comme avant. Cette décision administrative allait bouleverser toute une communauté.

Dans *Tiriganiak, docteur au Nunavut*, le style de Gilles Dubois est épuré mais enlevé, évitant le pathos, et s'apparenterait à celui d'un roman d'aventures ; un roman nordique, avec le froid et la glace comme toile de fond : « Mes chiens sont impatients de t'faire découvrir *unuibrome*, 'le grand désert de glace avec personne dessus' ». La préoccupation pour ces femmes du Grand Nord dont témoigne le roman

évoque parfois – mais sur un autre registre – le récit autobiographique *Aniasiurti. Récit d'une presque médecin*, de l'infirmière Louise Giroux (Tsemantou, 2020). Par son caractère vif, le personnage de Kogak Sikoyok – qui signifie « rivière glacée » – rappelle parfois le héros du roman *Dersou Ouzala* (Payot, 1921), de Vladimir Arseniev, écrit il y a exactement un siècle. Gilles Dubois organise sa narration de manière non chronologique, dans de petits blocs qu'il date, un peu comme dans un scénario ; on imaginerait aisément une adaptation pour le grand écran de ce récit vivant, aux touches épiques.

Yves Laberge

Monia Mazigh

FARIDA

David, Ottawa, 2020, 392 p. ; 27,95 \$

Élevée peu avant l'indépendance tunisienne (survenue en 1956), dans une famille bourgeoise aux valeurs rigides, Farida est forcée de se marier à dix-huit ans à son cousin Kamal, parce que cela arrange les affaires (parfois louches) de son père.



Grande lectrice, curieuse, amante de l'œuvre de Victor Hugo, Farida envie son frère qui, lui, peut donner cours à ses penchants intellectuels en rejoignant un collège prestigieux de la capitale.

Son mariage est bancal : elle déteste son mari, un alcoolique qui préfère les bras de son amante, mais accouche tout de même d'un fils, Taoufiq. Farida divorcera finalement et élèvera seule son enfant. Un devoir qu'elle sera amenée à répéter

quelques années plus tard, car son Taoufiq, devenu adulte, voit sa nouvelle épouse, mue par un vif désir de liberté, le quitter, le laissant ainsi seul avec leur fille d'à peine un an, Leila.

Comme Taoufiq travaille le jour, ce sera donc Farida qui prendra soin de la petite Leila. Cette dernière, studieuse, aboutira à l'Université d'Ottawa au milieu des années 1990, à l'époque du second référendum québécois.

Comme sa grand-mère, elle est passionnée de lecture, mais a en plus la chance de poursuivre des études universitaires en littérature.

Farida voit ainsi ses rêves d'affranchissement incarnés dans sa petite-fille... Des rêves qui lui auront cruellement échappé en raison de ces mœurs d'un autre âge qui confinent les femmes à des rôles immuables d'épouse et de mère (mariage, cuisine et marmaille), qui leur interdisent de poursuivre leurs propres ambitions, soit « la possibilité de choisir, de choisir au lieu de subir ».

De facture intimiste, car chaque chapitre fait parler l'une après l'autre la voix intérieure de chaque personnage, ce roman de qualité nous fait entrer dans une belle bulle, soit la vie de trois générations de Tunisois. Toute une série de personnages qui apparaissent bien représentatifs de l'évolution du pays du jasmin et de la réelle, mais difficile, émancipation des femmes.

Yvan Cliche

Philippe-Aubert Côté

LE SCULPTEUR DE VŒUX

Alire, Lévis, 2020, 653 p. ; 32,95 \$

Le Soma (monde des Humains), l'Éthermonde (monde des Éthériques) et le Noocosme (l'Au-Delà) sont des facettes du même univers occupant des plans quantiques parallèles. De même que dans le Soma, des machinations se produisent en Éthermonde, pouvant impliquer des Humains et même susciter de graves conséquences pour eux...



Maxime, amoureux de dessin et de mangas, est un jeune tatoueur au passé familial trouble. Il appartient au Soma, le monde que nous connaissons, et il habite Montréal. Mais il sera assez tôt initié à l'existence de deux autres mondes, coïncidant spatialement au nôtre, et qui sont inconnus de la majorité des Humains.

L'Éthermonde est peuplé de créatures fantastiques, souvent zoomorphes : humano-cervidés aux andouillers colorés, crapaud-cornemuse,

femme-plante médicinale, femme-réglisse, femmes-carcajous, hommes-arbres, hommes-loups, hommes-ours, hommes-diables cornus, maléfiques Alchimistes, etc. Le Soma et l'Éthermonde communiquent par des zones tangentielles, ou lors de phénomènes particuliers, comme des explosions atomiques.

Le troisième monde, le Noocosme, est celui des psychopompes (les grands dragons), des démiurges (djinns et éfrits) et des dieux primordiaux. Il accueille également les psychons, les âmes des êtres vivants des deux autres mondes, en transmutation après leur mort, dans l'attente de leur réincarnation, quelque part dans l'Univers.

Dans l'Éthermonde, la cité de Yamagoya est vassale de celle d'Odena (correspondant spatialement à Montréal), et doit lui fournir, à intervalle de dix ans, un tribut sous forme de vœux générés par un djinn retenu en captivité à cette fin. Parallèlement, l'existence d'un « vœu absolu » suscite bien des convoitises...

Philippe-Aubert Côté présente un roman de *fantasy* débordant d'imagination, qui plaira sans doute aux amateurs de mangas, ainsi qu'aux amoureux de l'univers nippon et des aventures complexes. L'intrigue, intelligente et dense, se déroule à plusieurs niveaux et livre peu à peu les prémices de l'histoire, au fil de digressions savamment insérées. Le rythme s'accélère tout au long du roman, pour fuser en une conclusion particulièrement haletante. En somme, il s'agit ici d'un manga en prose digne de mention, mettant en évidence le talent impressionnant de l'auteur.

Gaétan Bélanger

David Homel

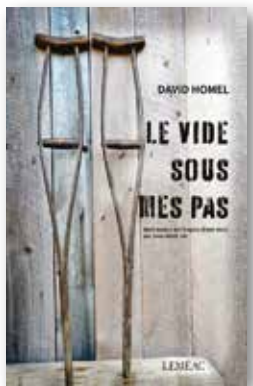
LE VIDE SOUS MES PAS

UNE VIE À REBOURS

Trad. de l'anglais par Jean-Marie Jot

Leméac, Montréal, 2020, 246 p. ; 27,95 \$

David Homel revient sagement sur ses pas, avec humour et un gros brin de cynisme.



Ce récit commence comme un témoignage, bascule subtilement dans une forme d'essai assez libre et contient des pages finales qui s'apparentent à de la croissance personnelle. David Homel relate les circonstances au cours desquelles, cherchant à échapper à son enrôlement dans une guerre qu'il ne souhaite pas faire (la guerre du Vietnam), il se retrouve en France puis en Espagne, au fond d'un ravin, les jambes brisées. Il conte son inquiétant

séjour dans un hôpital aux pratiques pour le moins étranges, et l'époque où il s'efforcera de trouver une vie normale, d'abord à Paris, puis de retour chez lui, aux États-Unis, et au Canada, son pays d'adoption. C'est *une vie à rebours* qu'il décrit là, une vie où un homme apprend à composer avec son corps et à en apprécier les beautés au fur et à mesure que ce corps déjà lourdement hypothéqué subit les ravages des années. Cela nous donne droit à des propos qui, plus on avance dans la lecture, quittent le récit proprement dit pour frôler tantôt l'essai, tantôt le livre de développement personnel, dans des pages où Homel malmène tour à tour notre rapport au corps, notre soumission et celle des médecins aux grandes sociétés pharmaceutiques, ces entreprises qui, pour vendre aux citoyens et à l'État leurs cochonneries de synthèse, conçoivent des maladies qui n'étaient jusque-là que de banals phénomènes naturels liés au vieillissement : « Pour que Pfizer pût gagner ses millions, il fallait inventer la dysfonction érectile et y trouver un remède ».

Le récit se tient très près du pamphlet, dans le sens où l'auteur s'en prend à notre peur du vieillissement et à notre rapport tordu au désir physique. L'anecdote serpente ainsi au point de se dissoudre en une série de souvenirs sur divers sujets : la sexualité, le culte de la performance et celui du corps, le recours abusif aux médicaments et à la pharmacologie pour se maintenir dans une forme avantageuse ou dans un idéal de soi-même.

Tout cela, bien entendu, colle au propos initial : l'accident qui, à dix-huit ans, lui a coûté des mois, voire des années de tranquillité, et qui résulte en *une vie à rebours* (le sous-titre du livre) relatée avec humour, avec une ironie qui verse parfois dans l'autodérision, non sans tendresse et avec le type d'esprit critique qui rappelle Mark Twain et les satiristes.

Je suis un peu partagé devant le récit de David Homel. Comme devant n'importe quelle œuvre, j'essaie de comprendre quelle intention y préside, ce que l'auteur entend exprimer et par quels moyens. Bien sûr, je goûte, je ne boude pas les moments de plaisir simple, la verve et l'humour homéliens. C'est intelligent : un bon point pour Homel, il me fait réfléchir.

L'écriture et la construction me semblent nettement plus « américaines » que « françaises ». Ça coule, ça vit ; son jardin narratif est plus anglais que français, on y suit des détours, car la ligne droite digresse joyeusement. Quelques longueurs empêchent pourtant la pleine réussite.

J'aime bien cette idée d'une littérature anarchiste qui méandre sans se préoccuper à tout prix d'une construction serrée classique et hiérarchique, une écriture libérée où tel point ne vient pas obligatoirement avant tel autre et qui ne recourt pas à la démonstration rigoureuse.

Enfin, son récit m'a rendu quelque peu mélancolique quand je considère que cette société que raille et condamne en partie David Homel, c'est moi, c'est vous, c'est nous tous qui la faisons telle qu'elle est.

Patrick Guay

Rodolphe Girard

MARIE CALUMET

Le Quartanier, Montréal, 2020, 307 p. ; 24,95 \$

Le roman, dont la parution originale remonte à 1904, s'inspire d'une chanson populaire jadis bien vivante au Canada français et s'inscrit dans la lignée des romans québécois du terroir autant qu'il s'en dissocie.

L'œuvre raconte l'arrivée, en 1860, de l'héroïne en titre comme nouvelle ménagère du curé de Saint-Ildefonse, Jacques Flavel. Mais, s'il décrit sous de multiples aspects la vie campagnarde et religieuse de cette époque, l'auteur ne tient pas le discours traditionnel visant à promouvoir la vie sur la terre et ne craint pas d'étaler les comportements parfois peu exemplaires des ministres du culte au lieu d'en faire l'apologie.



Marie Calumet crée un bouleversement majeur à son entrée dans sa paroisse d'adoption. Très tôt, elle prend en main les affaires du presbytère et les villageois sont souvent témoins de scènes mémorables. Le roman est en fait une série de tableaux à thématique clérico-rurale auxquels la ménagère imprime ses croyances, sa franchise et son fort caractère. Le chapitre XV, qui relate le sauvetage d'un « cagueur » par le curé Flavel, est l'un des seuls où ne figure pas

la nouvelle venue : c'est un morceau à part où le narrateur fait office d'informateur, au sens ethnologique du terme, à propos de ces forestiers-draveurs-rameurs qui guidaient autrefois sur les rivières les « radeaux de bois » qu'on appelait des « cages ». Ailleurs ce sont des épisodes où Marie Calumet s'active. Elle conseille par exemple le curé en matière de dîme. Elle va faire « tirer [son] portrait » à Montréal, générant par la suite un douloureux scandale par le port d'un « ballon » (c'est-à-dire un « jupon bouffant en fil de fer », ou une crinoline) et, lors d'une malencontreuse chute, elle révèle devant tous une « violente tache noire », car elle a oublié de passer son caleçon. Elle est de plus mêlée de près à la visite pastorale de l'évêque, et doit décider de ce qu'il adviendra de « la sainte pissé à monseigneur ». Elle est aimée par Narcisse, l'homme engagé du curé, et par Zéphirin, le bedeau, et tous deux en viennent aux coups pour ses beaux yeux. À la fin, Marie Calumet accepte d'être courtisée par Narcisse, qu'elle épouse lors d'une noce tenue au presbytère et durant laquelle le rival éconduit se venge en provoquant une diarrhée générale haute en couleur et en senteur.

Disposant de tout son temps, le narrateur raconte avec moult détails ces péripéties sur un ton désinvolte, volontiers railleur, humoristique et satirique. Le monde cléricale est tout particulièrement mis à mal. Ainsi, le récit met en scène le curé Lefranc, dont la morale élastique et l'érotisme sont bien visibles à l'égard de l'ingénue Suzon, dix-sept ans, la jeune et jolie nièce de son ami Flavel. Celle-ci sera surprise à « dévor[er] des yeux les versets les plus sensuels » du Cantique de Salomon, un livre de la Bible, dont le pape interdisait la lecture à la masse des fidèles. La prestance hautaine de l'évêque, lors de sa visite, est de même bien marquée et plusieurs curés des alentours, qualifiés de « courtisans accomplis » et « alléchés par l'espoir d'un bon dîner », assistent aux agapes de circonstance.

Jean-Philippe Chabot, qui assure en outre l'édition du livre, signe une longue postface où est notamment éclaircie la question du choix par Rodolphe Girard de l'écrivain français Jean Richepin comme préfacier souhaité en 1904. Ce texte fait aussi état des commentaires de tous ordres faits sur

le roman, distingue les différentes éditions publiées depuis plus d'un siècle, résume la lourde censure dont *Marie Calumet* a été l'objet... Deux remarques s'imposent ici, toutefois. Chabot reproche à tort à Luc Lacourcière d'occulter cette censure dans son édition de 1973, au « Nénuphar » : en réalité le folkloriste, qui passe rapidement sur le sujet il est vrai, et qui centre pertinemment sa préface sur ce que doit le roman à la chanson, ne mentionne pas la mise à l'index du livre par l'archevêque de Montréal, monseigneur Bruchési. De plus, la parution en 1969 de l'édition de 1904 en fac-similé, chez Réédition-Québec, permet-elle à Chabot d'affirmer qu'il a « édit[é] le texte original pour la première fois » ? Le même qualifie un peu vite le premier roman québécois, *L'influence d'un livre* (1837), de Philippe Aubert de Gaspé fils, de « bricolage de légendes paysannes et d'œuvres étrangères ». Au total, cependant, la nouvelle édition de Jean-Philippe Chabot réunit un ensemble cohérent d'éléments divers touchant la publication d'un roman unique dans le corpus littéraire québécois.

Jean-Guy Hudon

Lucie Lachapelle
RIVIÈRE MÉKISKAN

Bibliothèque québécoise, Montréal, 2020 [2010], 159 p. ; 10,95 \$

Alice Awashish-Lamontagne, l'héroïne du roman, pense aller au dépotoir se débarrasser de l'urne mortuaire de son père, le Cri Isaac Awashish, mort récemment d'une cirrhose du foie sur un banc de parc de Montréal. À 25 ans, elle a coupé depuis longtemps les ponts avec ce géniteur itinérant et alcoolique qui l'a autrefois abandonnée avec sa mère.



Puis, sur les conseils de Marie, sa meilleure amie, elle se ravise et décide de faire douze heures de train, aller-retour, jusqu'à son village natal de Mékiskan, pour disposer de l'urne. Elle en reviendra transformée.

Alice est d'abord en effet peu encline à se rendre dans ce coin « perdu et oublié, effacé de la carte » que l'éditeur situe avec raison en Abitibi (où d'ailleurs a vécu l'auteure). Dans le rang de la rivière Mékiskan, elle parvient à la fruste cabane de la vieille et courageuse Lucy, la cousine de sa grand-mère crie Agnès. Elle découvre alors petit à petit les lieux et les gens de ce « trou » reculé où règnent la violence, l'alcool, le suicide, l'incertitude du destin des jeunes, les tensions entre Blancs et Autochtones... et les mouches noires ! Mais on trouve aussi, chez plusieurs, la fraternité, l'entraide, le dévouement, le respect des traditions ancestrales crie.

Et Alice n'est pas insensible à la beauté de la nature malgré les coupes à blanc de la compagnie forestière qui ont ravagé le territoire il y a dix ans. À l'invitation de son hôte, elle accepte de prolonger d'une semaine son séjour à Mékiskan ; car Lucy organise les funérailles de son vieil ami Isaac, en présence des familles Awashish. Après la mise en terre des cendres et le « musk'shan », c'est-à-dire le festin d'adieu traditionnel composé de mets crus, Alice reprend le train pour Montréal, où elle est coiffeuse, non sans sourire à l'idée de revenir un jour à Mékiskan, d'autant qu'elle a fait connaissance, et l'amour, avec le beau Jimmy, son lointain cousin.

Tel est le parcours que suit le narrateur en donnant force détails de tous ordres, dans des phrases simples et plutôt courtes, notamment quand il souligne à la fois la colère et l'angoisse quasi constantes d'Alice, du moins jusqu'à ce qu'elle s'acclimate à la situation qui est la sienne à Mékiskan. Le texte fait le plus souvent état des souvenirs des uns et des autres, rendant ainsi compte des modes de penser, des croyances, des rituels et des coutumes des habitants du village. Plusieurs dialogues en langue crie, traduits en notes infrapaginales, s'insèrent tout naturellement dans le récit.

Premier roman de Lucie Lachapelle, *Rivière Mékiskan* a obtenu le Prix littéraire France-Québec en 2011. La réédition de cette œuvre brève, qui évite tout accent moralisateur, aura-t-elle quelque écho en ces années où les revendications autochtones se font de plus en plus pressantes ?

Jean-Guy Hudon

Alexie Morin

OUVRIR SON CŒUR

Le Quartanier, Montréal, 2020 [2018], 350 p. ; 15,95 \$

« L'écriture est un exercice de transformation et de simplification, au bout duquel se trouvent la solitude et la mort. » Pour Alexie Morin, la littérature représente à la fois une délivrance et une chaîne.



Ça commence furieusement, ça ralentit, c'est prenant puis je me prends à vouloir sauter quelques pages, mon attention tombe. Les cinquante dernières me secouent : elles s'intitulent « Vanité », elles portent sur la genèse du livre et définissent l'écrivaine. Ce sont mes préférées, à la frontière de l'essai autobiographique. Car *Ouvrir son cœur* n'est pas un roman. À quoi rime un tel entêtement éditorial ? À une question de sous. Le roman se vend, en

principe, mais pas l'essai, pas le journal intime.

Ce récit est un brin inégal, et ce, en dépit de l'écriture toujours juste, des formules souvent heureuses, du procédé des épisodes alternés (emploi d'été de la narratrice à la Domtar, conflit avec son professeur d'arts plastiques et ascension d'un pommier quand elle a neuf ans), procédé censé maintenir une certaine tension rythmée. Attachante puis parfaitement chiant, narcissique à l'os et rongée par sa perception fuyante d'elle-même, Alexie est à l'image de ces « princesses » que les parents d'aujourd'hui mettent au monde et bichonnent, son côté répulsif inclus.

Ouvrir son cœur gravite autour d'une question essentielle et paradoxale : comment devient-on soi-même ? Deux sentiments ou deux modes d'être au monde habitent la narratrice tout au long de sa quête d'une réponse qui ne viendra pas : la honte et la peur. On pourrait dire peur et culpabilité. Peur : le mot revient souvent.

Le récit va heureusement plus loin que la seule petite personne de l'auteure. C'est sa force. Non seulement un cœur s'ouvre mais un rideau se déchire sur un pan bien connu de la société, de l'apprentissage d'autrui et de soi par une enfant puis une adolescente névrosée : la découverte de son corps et de celui des autres, la découverte des mesquineries, celle du nivellement par le bas, bien rendu dans deux ou trois scènes, dont celle où la maîtresse « avait installé au mur un tableau où chaque élève devait inscrire le titre des livres qu'il lisait ». Surprise par la voracité de la petite Alexie, sa prof lui dit qu'elle n'a pas à tout noter : « Non seulement personne ne m'a rattrapée, mais certains de mes camarades ont laissé leur section complètement vide ».

Les autres, les autres, ils sont là, partout, toujours, au cœur du plus intense narcissisme. Dans nos vêtements, dans notre *look*, dans nos façons de parler et d'être. Les femmes et les jeunes femmes se délecteront aux souvenirs des gamineries puis des vacheries dont elles sont tour à tour victimes et responsables.

Morin nous présente aussi des ouvriers de la Domtar, l'usine qui emploie les trois quarts de la ville où elle grandit : épais comme ça n'est pas permis, confortablement assis sur leur convention collective et leur sécurité d'emploi, sans envergure ni ambition, la plupart détestent ce qu'ils font, des tâches souvent routinières et abrutissantes, et on devine que la description cynique que propose Morin reste tristement juste. Ils veulent et ils s'achètent des *pick-up* et des quatre-roues et des maisons toujours plus grosses qui meublent des existences autrement vides de sens. On est aux alentours de l'année 2000, mais le portrait n'a sans doute pas pris une ride.

Ouvrir son cœur ratisse un peu plus large que les seuls tourments d'une jeune écorchée, vulnérable et emmerdeuse, même si tout nous y ramène.

Morin a du talent : elle le sait et elle nous le dit, sa plongée au cœur d'elle-même en témoigne, et je suis curieux de voir où ce grand talent va la conduire, et nous conduire à sa suite.

Patrick Guay